

« Penser base-ball »

Formes et enjeux de l'action caritative des Dodgers de Brooklyn en faveur de la jeunesse locale (1913-1957)

Peter Marquis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5439>

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

Peter Marquis, « « Penser base-ball » », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2011, mis en ligne le 10 juin 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/5439>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Penser base-ball »

Formes et enjeux de l'action caritative des Dodgers de Brooklyn en faveur de la jeunesse locale (1913-1957)

Peter Marquis

NOTE DE L'AUTEUR

Liste des sigles utilisés

BABF : Brooklyn Amateur Baseball Foundation

BE: *Brooklyn Eagle*

CYO: Catholic Youth Organization

DKHC: Dodger Knot-Hole club

FBC: Flatbush Boys' Club

PSAL: Public School Athletic League

YMCA: Young Men's Christian Association

Introduction¹

Les terrains de jeu devraient être autant que possible associés à des institutions qui façonnent la personnalité, comme l'École ou l'Église. En effet, si la vieille génération demeura distante de son ancrage local à cause de l'immigration, la jeune génération, [...], elle est irrésistiblement attachée aux lieux dans lesquels elle vit. (Park, 1925, 124)

Si nous arrivons à ce que nos jeunes pensent base-ball à cet âge, nous n'aurons pas de souci à nous faire pour eux dans les années à venir. (O'Malley, 1955)

- 1 Malgré les trente années qui séparent ces deux jugements, le sociologue Robert Park et le président des Dodgers Walter O'Malley s'accordent sur un point : la pratique du sport jouait selon eux un rôle crucial dans la construction d'une identité et d'un équilibre social à l'échelle de la ville. Ce fut exactement sur ce genre de croyance que se fonda l'action caritative du club de base-ball des Dodgers en faveur de la jeunesse brooklynoise. Durables et raisonnées, ces initiatives reposaient sur l'idée que la pratique du sport (et du base-ball tout particulièrement) était bénéfique à la formation d'une jeunesse « saine de corps et d'esprit »². Rappelons que le base-ball tient une place à part dans l'espace des sports américains. Né vers 1845 à l'initiative de cols blancs new-yorkais désireux de fonder un sport à la fois athlétique et intellectuel propice à développer une sociabilité de gentlemen, ce jeu dérivé des *rounders* britanniques se professionnalisa dans les années 1870 avant de devenir, sous l'effet d'une commercialisation intense, le plus populaire des sports américains à partir de 1910 (Rader, 1992, 65-66). Mais son essor ne tint pas seulement aux exploits des vedettes du diamant telles Ty Cobb ou Babe Ruth ; il fut inséparable d'un contexte intellectuel qui vit paraître une multitude d'ouvrages prêtant au baseball de nombreuses vertus pour la fortification de la nation, de la masculinité, et de l'individu, en particulier des jeunes garçons (Levine, 1986, 111-21). Très populaire dans les grandes agglomérations de l'est, le base-ball développa alors avec la ville et surtout la pensée sur la ville des relations étroites. À une époque où l'urbanisation intense faisait naître de nouveaux besoins, une très grande majorité des œuvres de bienfaisance déjà existantes eut recours au base-ball pour encadrer et former les jeunes citadins dans l'espoir de leur apporter l'activité physique et la tradition sportive jugées nécessaires à leur épanouissement et leur adaptation à la ville moderne.
- 2 Ce mouvement de « sportisation » (Elias et Dunning, 1986, xvi) de l'action sociale toucha particulièrement Brooklyn, ville indépendante jusqu'en 1898 puis gigantesque *borough* du Grand New York, où évoluait depuis 1883 un club de base-ball très populaire, les Dodgers. Cette équipe fétiche suscita jusqu'en 1957 l'engouement de toute une population, non pas seulement par ses exploits sur le terrain, mais parce qu'elle endossait une fonction sociale qui dépassait la sphère du sport *stricto sensu*. Dès l'inauguration du stade Ebbets Field en 1913, mais plus encore à partir de 1938, la direction du club tissa des relations étroites avec les associations caritatives du *borough* œuvrant pour la jeunesse, au point d'être considéré par beaucoup comme une institution publique. En 1946, avec la création de la *Brooklyn Amateur Baseball Foundation* (branche caritative du club qui offrait du matériel de base-ball et invitait au stade jusqu'à 250 000 jeunes par an), la direction devint même un des acteurs les plus puissants du monde associatif brooklynois. Non seulement cet investissement caritatif valut au club une image de marque positive traduite par de fortes recettes au guichet, mais encore elle lui permit de s'enraciner dans le quotidien de milliers de jeunes Brooklynnois et de leur familles. Je souhaite montrer dans cet article que le rayonnement extra-sportif des Dodgers eut des conséquences tangibles sur l'histoire sociale et culturelle de Brooklyn dans la mesure où les valeurs que portait le club par l'entremise de son action caritative firent davantage que refléter le contexte politico-moral de l'époque, elles le façonnèrent et lui donnèrent une légitimité ordinaire que le sport était une des rares instances à pouvoir fournir. Ce travail, inédit dans l'historiographie de Brooklyn et des Dodgers³, suivra trois fils : les contextes idéologiques et démographiques qui facilitèrent cette sportisation des œuvres sociales pour la jeunesse, les moyens par lesquels le club des Dodgers devint une pièce centrale de l'action

caritative brooklynoise, et enfin les causes, politiques et morales, soutenues ou non par le club aux moyens de ses œuvres de bienfaisance affiliées.

La sportisation des œuvres pour la jeunesse dans les grandes villes américaines

- 3 Précisons d'abord le contexte qui permit à la mission sociale des Dodgers auprès de la jeunesse d'éclorre. Premièrement, dans le climat intellectuel de la fin du 19^e siècle, alimenté notamment par la guerre hispano-américaine de 1898, certains idéologues nationalistes affirmèrent que la pratique proprement régulée des sports était essentielle à la santé de la nation. Elle venait corriger les défauts d'une société où la recherche du profit matériel efféminait et amollissait les pulsions masculines garantes de stabilité (Rader, 1990, 123). Cette menace pour l'équilibre spirituel et sexuel de la nation mena les élites intellectuelles à promouvoir « la vie ardente » (*the strenuous life*), concept global de revitalisation appelé de ses vœux dès 1897 par Théodore Roosevelt, lui-même grand amateur de football et de chasse (Roosevelt, 1897, 11). Parallèlement, l'essor de la « vie ardente » fut informé par l'émergence d'un champ d'expertise sur le corps humain et l'activité motrice. Façonneur de personnalité, l'activité physique compétitive était considérée essentielle au développement de l'enfant et son passage à l'âge adulte. Les travaux des psychologues G. Stanley Hall et Luther H. Gulick, Jr., tout particulièrement leur « théorie évolutive du jeu » (Rader, 1990, 125 et 219), devinrent les composantes principales des programmes destinés à gérer le temps libre des adolescents et influencèrent considérablement l'émergence d'institutions au service de la jeunesse telles la célèbre *Young Men's Christian Association* (ci-après YMCA). Ces théories furent amplement relayées par la littérature juvénile, notamment dans les nombreux livres de Burt L. Standish qui forment la saga *Frank Merriwell* : à chaque épisode, le jeune héros doit affronter des péripéties mettant au défi sa masculinité de jeune garçon (Rader, 1990, 214-15).
- 4 Cette révolution qui frappait alors le monde de l'éducation physique influença les réformateurs progressistes et leur projet d'améliorer les conditions de vie dans les grandes villes. Ces derniers « s'inquiétaient » (Hofstadter, 1955) notamment de trouver des institutions sociales capables de se substituer, dans le cadre urbain, aux modes de socialisation traditionnelle offerts par la vie rurale. Dès les premières années du 20^e siècle, les spécialistes de l'éducation défendirent que la pratique du sport pourrait jouer ce rôle. À New York cette tendance fut illustrée par l'émergence dès 1903 de la Ligue athlétique des écoles publiques (*Public School Athletic League*, ou PSAL), association indépendante qui rassemblait les 630 écoles de la ville pour organiser des tournois omnisport (Rader, 1990, 221). De même, l'influente Association américaine pour les terrains de jeux (*Playground Association of America*)⁴ reprit à son compte les préceptes progressistes: pour Edward B. DeGroot, responsable du mouvement à Chicago, les *youth leaders* se devaient d'être « des gestionnaires intelligents, des interprètes de la vie des enfants et des adolescents, des chimistes du désir humain et des guides pour des légions de jeunes gens progressant vaillamment vers une citoyenneté honnête » (cité dans Rader, 1990, 222). Les réformistes new-yorkais adoptèrent cette philosophie et bâtirent 36 terrains de jeux à Manhattan, neuf à Brooklyn, et un dans le Queens (Public Recreation Commission, 1913).

- 5 Ces évolutions témoignent donc d'un courant dominant au sein de la pensée sur la ville : les maux de l'urbanisation pouvaient être atténués si la jeunesse était amenée à assouvir son énergie naturelle dans des pratiques sportives organisées, encadrées, régentée par des adultes et des professionnels. Le sociologue Robert Park avait lui-même encouragé cette nouvelle fonction du « terrain de jeu » :
- le terrain de jeu devrait être plus qu'un lieu où l'on se déleste par l'exercice physique de la pression quotidienne et où l'on tient les enfants éloignés de la tentation du délit. Il devrait être un lieu où les enfants bâtissent des associations permanentes ¶...¶ Dans les conditions actuelles de la vie citadine, où le foyer tend à devenir guère plus qu'un ¶...¶ dortoir, le groupe de jeu (play group) endosse une importance croissante. (Park, 1925, 111)
- 6 C'est dans ce contexte porteur qu'il faut comprendre l'essor de la sportisation des œuvres charitables de Brooklyn et la croissance des Dodgers au sein de ce mouvement.

À Brooklyn, une demande et une offre croissantes

- 7 Les premières décennies du siècle virent se multiplier à Brooklyn une myriade d'associations à vocation sociale ou de charité. Toutes avaient en commun de placer le sport au cœur de leur action sociale en faveur de la jeunesse locale. Institutions privées, elles complétaient le tissu de l'ingénierie sociale émanant des gouvernements municipaux et fédéraux. Les besoins, en effet, étaient grands : de 1910 à 1960, la population brooklynoise augmenta de près de 61 pour cent, passant d'1,6 millions à 2,6 millions (Jackson, 1995). Sur l'ensemble de l'agglomération new-yorkaise, la part des 5-19 ans dans la population totale dépassait constamment les 25 % au cours des trois premières décennies du 20^e siècle (Laidlaw, 1932, 299). Si sur cette même période entre 90 et 98 % des 6-15 ans étaient scolarisés (ce qui facilitait le travail des œuvres sociales), une fois l'âge de 16 ans atteint, le taux de scolarisation baissait régulièrement et d'autant plus rapidement que le jeune considéré était de sexe féminin, d'origine étrangère ou de couleur noire (Dubois, 1931). Il fallait donc que les œuvres caritatives brooklynoises redoublent d'efforts pour s'occuper des adolescents entre 16 et 20 ans, d'autant qu'en 1950, seuls 56 % des plus de 14 ans étaient recensés comme actifs professionnellement (Brunsman, 1952, 44).
- 8 Face à une demande aussi importante, l'offre brooklynoise se divisait en trois grands groupes : les maisons de quartier ou clubs pour la jeunesse locale, souvent laïcs, comme le *Flatbush Boys' Club* ou le *Brownsville Boys Club* ; les antennes locales de grandes associations nationales comme la YMCA ou sa variante féminine (YWCA), les *Boy Scouts* et *Girl Scouts*, *Big Brothers* et *Little Brothers* ou encore, sur un mode plus militaire, l'*American Legion* et la *Police Athletic League* ; enfin il existait des œuvres religieuses qui jouissaient d'une ample pénétration parmi les divers groupes confessionnels constituant la population du borough⁵. Parmi celles-ci, l'Association catholique pour la jeunesse (*Catholic Youth Organization*, ou CYO) était une des plus puissantes. Le CYO de Brooklyn, dont le siège se trouvait dans le quartier huppé de Brooklyn Heights, proposait la pratique du « basket-ball, du bowling, de la boxe, du base-ball et de l'athlétisme » (Burr, 1943) à des dizaines de milliers de jeunes sous la tutelle de 283 youth leaders répartis dans 138 paroisses à travers quatre comtés. Le but avoué du CYO de Brooklyn était, selon un responsable interrogé en 1943, de « donner l'habitude aux garçons de fréquenter l'aumônerie de la paroisse plutôt que la salle de billard du coin de la rue ou les bandes (*gangs*) du quartier, ¶...¶ de leur enseigner

le *fair play*, l'esprit de compétition, le contrôle de soi et la loyauté envers Dieu et la Patrie (Burr, 1943). »

- 9 Ainsi, les associations caritatives de Brooklyn ne se contentaient pas d'encenser la pratique du sport chez les jeunes, elles l'organisaient et l'incorporaient dans un dessein moral et social. Leurs cadres déclaraient œuvrer pour la canalisation des élans de la jeunesse et pour l'adaptation de celle-ci aux besoins de la société moderne, en pleine mutation démographique. Pour être complet, il faut ajouter à cette liste d'associations brooklynoises, le club de base-ball des Dodgers qui devint dans ces mêmes années une institution publique œuvrant pour l'éducation de la jeunesse via la promotion du base-ball.

Les Dodgers au cœur du mouvement brooklynois pour la jeunesse

- 10 Dès la fin du 19^e siècle, Charles H. Ebbets, président du club de 1898 à 1925, avait redoublé d'efforts pour que l'équipe soit connue et reconnue comme le porte-drapeau d'un *borough* privé de son indépendance politique et culturelle lors de son annexion dans le Grand New York en 1898. Point culminant de sa politique, il fit construire en 1913 au cœur de Brooklyn, un stade de base-ball, qualifié par certains de « stade le plus beau, le plus moderne et le mieux équipé au monde » (BE, 5 avril 1913). Émanation du *City Beautiful Movement*, Ebbets Field, dont l'architecture monumentale était propice à l'émergence d'une fierté civique, fut immédiatement encensé par les notables brooklynois comme la renaissance symbolique du *borough* (Marquis, 2009, 237-55). Le stade devint une institution publique dont une des fonctions était d'éduquer la jeunesse locale. D'ailleurs, un mois seulement après son ouverture des milliers de jeunes élèves s'étaient déjà rendus à Ebbets Field « pour assister, avec grand intérêt, à un match professionnel grâce à la générosité des dirigeants du club », selon les propos d'un élu local (Pounds, 1913). Très vite d'ailleurs, le président Ebbets signa des partenariats avec les écoles du *borough*. En 1913, il invita par exemple 300 lycéennes à venir à Ebbets Field pour réaliser une série de travaux pratiques sur les statistiques appliquées au base-ball (*Washington Post*, 4 mai 1913). La coopération entre le club des Dodgers et les œuvres de bienfaisance brooklynoises continua bon an mal an durant les années 1920 et la Grande dépression (Marquis, 2009, 431-35). Toutefois, elle connut un véritable essor sous la présidence de Branch Rickey à partir de 1943.
- 11 En effet, le changement de direction au sein des Dodgers marqua un tournant dans l'histoire du club. Le président Branch Rickey comprit pendant la Deuxième Guerre mondiale que le club pouvait jouer un rôle beaucoup plus important dans le paysage culturel brooklynois qu'il ne l'avait fait jusque-là (Lowenfish, 2007). Brooklyn jouissait alors d'une réputation dans tout le pays : nombre des cuirassés qui servirent dans le Pacifique furent construits sur les chantiers de la Marine qui employaient alors plus de 70 000 personnes sur le pourtour côtier du nord du *borough* (Snyder-Grenier, 1996, 127). C'est dans ce contexte teinté de patriotisme que se produisit l'acte fondateur de dix années de relations ténues entre le club et les œuvres charitables de la ville : le tournoi « Brooklyn contre le Monde ». En août 1946, alors que le journal local, *le Brooklyn Eagle*, venait de fêter en grande pompe le tricentenaire de la ville et que les Dodgers caracolaient en tête du championnat, un tournoi fut organisé entre une sélection de

juniors venus de Brooklyn à une équipe composée des meilleurs joueurs du reste du pays (*BE*, 7 août 1946). L'événement attira au total plus de 30 000 personnes à Ebbets Field (*BE*, 8 août 1946). Malgré ce succès, un éditorialiste du *Brooklyn Eagle* se lamenta du faible nombre de joueurs nés à Brooklyn évoluant en ligue majeure et appela donc de ses vœux la création d'une Fondation brooklynoise pour le base-ball amateur (Holmes, 1946).

- 12 En février 1947, la *Brooklyn Amateur Baseball Foundation* (ci-après *BABF*) vit donc le jour, codirigée par les Dodgers et le *Brooklyn Eagle*. Elle était conçue comme une super-organisation chargée de redistribuer aux œuvres religieuses, charitables, ou sociales qu'elle affiliait les fonds acquis lors des matches de gala. Son activité essentielle consistait à fournir aux associations affiliées du matériel de base-ball : en 1950, l'équivalent de 200 000 dollars courants fut distribué en balles et battes ; en 1953 ce chiffre avait sextuplé (Brooklyn Council, 1950 ; *Daily News*, 13 janvier 1953). De plus la *BABF* avait vocation à améliorer les conditions de vie des jeunes qu'elle encadrait. Dès sa première année d'existence en 1947, elle fonda une équipe de base-ball amateur dans « le pâté de maison le plus difficile de Brooklyn », sur Dean Street (*NYT*, 20 février 1947). Un simple regard sur l'activité des vingt-trois associations affiliées en 1952 confirme que la *BABF* avait une double vocation, à la fois sportive et sociale⁶ : la majorité des associations (15 sur 23) n'avait pas une activité exclusivement sportive. Parmi celles-ci on retrouve cinq associations religieuses (catholiques, juives et protestantes) et deux organes proches de l'armée la *Kings County American Legion* et la *Police Athletic League*.
- 13 Outre la *BABF*, les Dodgers pilotaient et finançaient depuis 1938 le *Dodger Knot-hole club* (*DKHC*), association qui se proposait de « stimuler l'intérêt pour le base-ball car celui-ci pouvait canaliser l'énergie excessive menant à la délinquance juvénile » (*BE*, 14 mai 1953). Le *DKHC* distribuait en effet des places gratuites pour Ebbets Field aux œuvres de bienfaisances existantes. Aux vues des chiffres, l'initiative du *DKHC* connut un grand succès : en 1951, 100 000 places furent offertes sur l'année, mais quatre ans plus tard, lors de la saison du premier titre de champion des Dodgers, ce chiffre passa à 250 000 (*BE*, 24 janvier 1951 ; *New York Journal American*, 12 avril 1955). Le point d'orgue de l'année du *DKHC* était le dîner de gala durant lequel plus de 1 000 jeunes garçons et filles avaient le « privilège » de rencontrer les joueurs des Dodgers. Selon Ed Wilson, directeur du *Brooklyn Eagle*, par ces attentions, le club « s'assurait la fidélité de futurs fans de base-ball et des Dodgers » (*BE*, 11 avril 1954). Mais il remarqua également que les dîners étaient « l'occasion de donner à la jeunesse un exemple de bonne conduite sur et en dehors du terrain ». L'objectif mercantile d'une telle réception était indissociable, pour ses organisateurs, d'une visée éducative. Avec la *BABF* et le *DKHC* les Dodgers étaient devenus un acteur central du monde associatif brooklynois. Comment expliquer cette influence ? De fait, la direction du club était au cœur d'un réseau intégré et consensuel d'acteurs sociaux, tous impliqués dans la promotion du sport pour la jeunesse.

Comprendre le consensus : l'entre-soi caritatif brooklynois

- 14 Le club des Dodgers se trouvait au centre d'un réseau d'œuvres charitables dont les membres se connaissaient et se fréquentaient régulièrement. La majorité de ces œuvres charitables avait ses bureaux dans un rayon de 460 mètres autour du siège des Dodgers, situé au 215 Montague Street, à Brooklyn Heights. Les personnels de cette dizaine d'institutions pouvaient aisément déjeuner ensemble chez Gage & Tollner's ou à l'hôtel St

George, organiser une réunion dans les salons de l'élitiste « Brooklyn Club » ou se croiser dans les couloirs de la banque *Brooklyn Trust Company*, du Palais de justice ou même de l'Hôtel de *borough* (Marquis, 2009, 458). Une telle proximité géographique mettait les individus en contact les uns avec les autres et formait ce que le sociologue de l'économie Mark Granovetter appelle un « réseau encastré » (*embedded network*). Dans ce type d'organisation,

les choix d'un individu sont relatifs aux choix et comportements des autres individus, de même qu'aux liens personnels prévalant dans les réseaux, ces derniers étant définis comme un ensemble régulier de contacts ou de relations sociales entre les individus ou des groupes d'individus (Granovetter, 2000, 12, je souligne).

- 15 Il y a donc fort à parier que les individus membres de cette dizaine d'institutions s'influencèrent réciproquement, au point de créer une coalition, définie comme la « réunion momentanée de [...] personnes dans la poursuite d'un intérêt commun d'oppositions ou de défense » (Le Robert, 2008). Pour étayer cette hypothèse, la méthode prosopographique est utile : l'analyse des professions des 36 membres du Bureau du *Dodgers Knot-Hole Club* entre 1946 et 1953 met en lumière qu'il s'agissait majoritairement d'experts de l'éducation, d'industriels, de juges et d'hommes politiques brooklynois, ainsi que des représentants des autorités morales comme l'Église, la police ou l'armée (voir Tableau 1).

Tableau 1 : Prosopographie des membres du bureau du DKHC (1946-1953)

Types d'activité	Effectifs	%
Industriels : banque, immobilier.	6	17
Juges/avocats	6	17
Professionnels de l'enfance : associatif (<i>YMCA, Boy Scouts</i>) ou institutionnel (<i>New York City Board of Education</i>)	6	17
Ecclesiastiques	3	8
Elus/Haut-fonctionnaires	3	8
Forces de l'ordre : armée, police.	3	8
Autres catégories	9	25

Sources : Les noms des membres furent obtenus dans « Welcome Home Dinner, 1946 », livret publié par *BE*, collection privée, O'Malley & Seidler Partners, Los Angeles, et dans *BE*, 24 janvier et 18 février 1951, 29 janvier et 11 avril 1954. Les indications sur les professions proviennent essentiellement des nécrologies du *New York Times*, pour le détail Marquis, 2009, 461-62.

- 16 De plus, 8 membres sur 36 étaient actifs à temps plein ou partiel dans une ou plusieurs associations affiliées au *DKHC*. L'existence d'un tel entre-soi eut sans doute une conséquence sur l'action des *Dodgers* pour la jeunesse locale car cette cohorte d'experts et de notables locaux partageait probablement une vision consensuelle de la nature de la « délinquance juvénile » et des voies à considérer pour la diminuer. Il n'est d'ailleurs pas sûr que la politique choisie (à savoir, l'influx d'argent et le recours aux distinctions des

membres les plus exemplaires) fût efficace. En suivant Robert Park, on peut même supposer, au contraire, que l'action de cette coalition d'experts et de notables locaux fut inopérante car une grande partie de ces entrepreneurs de cause ne vivait pas « au même niveau » que ceux qu'ils prétendaient connaître et aider, à la différence de ceux que Park nomme les « experts dits inefficaces », ancrés dans la « communauté » (Park, 1925, 113-14). Cette hypothèse est étayée par les analyses de Raymond Schroth sur la distance grandissante dans les années d'après-guerre entre les besoins de la population du *borough* et la vision que s'en faisait l'élite de Brooklyn, une cohorte de juristes, d'hommes d'affaires, d'élus et de responsables associatifs fédérée autour du *Brooklyn Eagle* (Schroth, 1974, 182-92). Pour aller plus loin, on constate même que les membres de cette coalition d'experts partageaient un objectif commun : juguler la « délinquance juvénile ».

Les Dodgers et la « délinquance juvénile »

- 17 Cette expression très en vogue dans les années 1940 et 1950 mérite qu'on lui accole des guillemets car elle était employée par divers acteurs sociaux à de multiples desseins (Wolcott, 2005, 10-13). Mot fourre-tout, panacée contre toutes les « déviations » des adolescents, cet objet de fascination servit de repoussoir à tout un pan de la société américaine (éducateurs, psychologues, parents, forces de l'ordre, etc.) qui accusait les médias de masse (cinéma, télévision, radio, *comic books*) de « corrompre l'innocente jeunesse et de la détourner de la protection du foyer pour l'attirer dans le monde dangereux et destructeur de la rue », (Gilbert, 1986, 3-4)⁷. Dans les années 1950, ce syntagme prit une tournure moralisatrice et s'éloigna encore davantage de toute définition empirique et contextualisée, comme l'avait pourtant souhaité Robert Park vingt-cinq ans plus tôt :

Le problème de la délinquance juvénile semble émaner de conditions sur lesquelles, dans l'état présent de nos connaissances, nous avons très peu de contrôle. [...] Ce que nous savons déjà sur les relations étroites entre l'individu et la communauté atteste clairement que la délinquance juvénile n'est pas, avant tout, un problème de l'individu mais du groupe (Park, 1925, 110-11).

- 18 Dans le contexte de la guerre froide, l'expression « délinquance juvénile » acquit une charge politique particulière : elle désignait à demi-mots tout ce qu'il fallait réguler chez l'adolescent pour que son comportement soit digne de l'Amérique « libre » (entendre, non communiste). Ce qui nous intéresse ici est la relation que la lutte contre la « délinquance juvénile » entretenait avec la promotion de la pratique du base-ball amateur. Les acteurs de la vie caritative brooklynoise élaborèrent, avec le concours des dirigeants du club, une axiologie manichéenne autour de la « délinquance juvénile ». Elle eut pour conséquence d'attribuer une dimension morale à la pratique et au spectacle du base-ball en traçant des lignes de failles très nettes entre le « bien » et le « mal », le « foyer » et la « rue », la « démocratie » et le « communisme ».
- 19 La lutte contre la délinquance juvénile s'inscrit tout d'abord dans un contexte marqué par le souvenir de la Deuxième Guerre mondiale. Une rétrospective sur la BABF parue en 1950 donnait le ton : « En voyant comment la Fondation contribue à l'amélioration des quartiers les plus pauvres de Brooklyn, vous comprendrez sans mal la pertinence qu'il y a à armer les gangs d'adolescents avec des balles et des battes (...). Ce sont des armes fabuleuses dans la guerre incessante [contre la délinquance juvénile] » (BE, 30 juillet 1950). La métaphore était limpide : le base-ball n'était que la continuation du conflit par

d'autres moyens. Ce combat capital était d'autant plus difficile à remporter que les années de guerre avaient laissé la jeunesse dans un désarroi moral le plus complet, du moins aux yeux de John Cashmore, président démocrate du *borough* de Brooklyn de 1940 à 1961. Les brouillons d'un de ses discours devant le *Flatbush Boys' Club* révèlent une grande inquiétude. À une époque où « les fondements moraux de l'humanité furent mis à mal par les horreurs de la guerre », écrivit-il, « quatre années de la plus abjecte brutalité avaient rendu les jeunes esprits influençables incapables de faire montre d'un comportement moral » (Cashmore). Afin de ne pas « succomber aux forces paralysantes qui incitent à faire le mal et d'apaiser l'équilibre émotionnel perturbé des garçons et des filles », il suggérait à chaque « membre de la communauté » de participer au combat contre la délinquance juvénile.

- 20 Pour endiguer ce « mal de l'époque » (FBC, 1952-1953) il proposait de revenir à des valeurs morales établies, à commencer par celles de la famille. Il développa une série d'oppositions qui mettaient en avant les vertus du « foyer » face aux mille dangers de « la rue », espace fantasmé sans identité précise qui condensait toutes les inquiétudes. Le jeune y était soumis aux influences des plus vieux qui narraient les récits de « vols, de meurtre, de cambriolage ou d'autres actes délictueux » (Cashmore). La « rue » l'attirait vers les endroits sombres comme les salles de billard, les maisons abandonnées ou les espaces interlopes, loin du regard des adultes. En fait, l'extérieur n'était valorisé que s'il était le lieu d'activités physiques ou éducatives encadrées par des adultes, notamment les parents, auxquels Cashmore recommandait d'être à la fois « conseillers et amis ». Si la meilleure école restait pour lui, le foyer familial, il incitait donc les jeunes à se mettre sous la tutelle des *Boys Scouts* ou de la *Police Athletic League* qui avaient « une influence considérable sur la manière dont les jeunes du pays construis[ai]ent leurs corps et leurs esprits » (Cashmore).
- 21 Le président du *borough* n'était pas le seul à tracer un parallèle entre la pratique sportive, « la formation de corps forts », et l'instruction morale : les dirigeants des *Dodgers* n'hésitèrent pas à solliciter l'exemplarité des joueurs des *Dodgers*, perçus comme de véritables leaders. Ils étaient d'abord des modèles sur le terrain : le jeu de base-ball, quoique le plus souvent individuel, comporte des moments où un joueur se sacrifie pour son équipe, comme lors d'un amorti (*sacrifice bunt* ou *squeeze play*). Mais les joueurs endossaient surtout la fonction de leaders moraux : un grand nombre d'entre eux étaient actifs dans le milieu des associations caritatives de Brooklyn. Par exemple, Pete Reiser, Bruce Edwards et Rex Barney se rendirent en 1948 au dîner de gala donné par la *Catholic Youth Organisation* (ci-après *CYO*) pour la fin de sa saison amateur (BE, 5 octobre 1948). En soutenant la *CYO Junior League* et en posant pour le journal *Brooklyn Eagle* avec deux prêtres, ils associaient directement l'image du club à celle des œuvres de bienfaisance du *borough*, notamment celles qui luttaient le plus contre la délinquance juvénile. Cet engagement dans la « communauté », reposait sur un axiome très simple : les Brooklynais aimaient et soutenaient les *Dodgers* ; il fallait donc que le club s'engage pour les causes qui touchaient son public. Il s'ensuivait que les joueurs devaient avoir un comportement public et privé irréprochable.
- 22 Du moins, ce fut ce que souligna la brève crise qui opposa en 1947 la direction des *Dodgers* au Révérend Vincent J. Powell, directeur du *CYO* de Brooklyn et vice-président du *DKHC*. Suite aux frasques matrimoniales de Leo Durocher, alors *manager* et joueur vedette des *Dodgers*, Powell annonça publiquement qu'il était contraint de séparer le *CYO* du *DKHC*⁸. Selon lui, Durocher n'était pas « le genre de meneur que la jeunesse de Brooklyn

devait idéaliser et imiter » (BE, 27 février 1947). Rester dans le giron du DKHC aurait été « en contradiction avec les enseignements moraux » que le CYO dispensait aux 125 000 jeunes dont ils s'occupaient et « saperait la confiance qu'[eux] et leurs parents accord [aient] au CYO ». L'affaire suscita beaucoup de réactions parmi le public brooklynois, la plupart applaudissant la décision de Powell. Un certain Clarence Heller loua dans une lettre au *Eagle* ce qu'il appela « la purification du sport » menée par l'homme d'Église : pour lui, « aucun champion n'était au-dessus des codes moraux » (Heller, 1947). Fustigeant le crime d'*hubris* de Durocher il rappela en quelque sorte que le club appartenait « au peuple de Brooklyn, cette grande communauté qui ne perd[ait] jamais une occasion d'œuvrer pour la bonne santé de ses jeunes » (Heller)⁹. Le vocabulaire axiologique employé dans cette lettre souligne nettement que la morale constituait un pilier de la lutte contre la délinquance juvénile par le biais du base-ball. Mais ce combat se caractérisait par d'autres attributs, relatifs au contexte de l'époque, à savoir la lutte contre le communisme.

Les œuvres sociales des Dodgers et la lutte contre le communisme

- 23 Sport éminemment américain, encouragé par Franklin Roosevelt pendant la guerre, le base-ball fut, selon l'historien Ron Briley, un des instruments de la politique culturelle anti-communiste (Briley, 2003, 55-72). Selon lui, un certain nombre de sénateurs, de propriétaires de club, de journalistes, cherchèrent à engager le base-ball dans la guerre froide, prônant que le sport était essentiel au maintien du « mode de vie américain » et à l'endoctrinement des jeunes pour endiguer l'influence de l'idéologie communiste. À Brooklyn, la convergence du combat contre la délinquance juvénile et de la propagande anti-communiste prit plusieurs visages.
- 24 Primo, ce qui comptait avant tout était que les jeunes soient occupés : pour Arthur C. Ebinger, président du bureau du *Flatbush Boys' Club*, cela était d'autant plus important qu'il estimait la jeunesse, par essence, inapte à se guider elle-même (FBC, 1953). D'ailleurs, la possibilité de la délinquance juvénile naissait des valeurs mêmes de l'Amérique, à savoir la « liberté de pensée, de culte, de parole », qui, si elle n'était pas supervisée par un adulte, inciterait le jeune à l'utiliser à des fins délictueuses (ibid.).
- 25 Secundo, cette guerre à l'oisiveté, mère bien connue de tous les vices, s'accompagnait d'une réprobation de toute forme de fainéantise et d'assistanat. Pour John Cashmore, grâce aux œuvres pour la jeunesse, « l'adolescent n'attend[ait] pas qu'on lui serve le monde sur un plateau d'argent » (Cashmore). Le conservatisme moral se muait donc en éloge de l'ambition personnelle, poncif d'une période qui opposait schématiquement capitalisme individualiste et communisme collectiviste. D'ailleurs pour le président du *borough*, « être membre du FBC [était] la meilleure munition contre le communisme et tous les autres "-ismes" contraires à l'esprit de l'Amérique (*unamerican*) ». En bref, de la pratique du base-ball au salut de la nation, il n'y avait qu'un pas.
- 26 Tertio, le combat contre la délinquance juvénile, comme la politique culturelle anti-communiste, reposait sur une conception positiviste de l'action humaine. À cet égard, l'action fournie par le *Juvenile Guidance Center*, clinique psychiatrique située à Brooklyn Heights, est éloquente. Elle se targuait d'avoir remis dans le droit chemin les plus coriaces délinquants de la ville grâce aux toutes dernières techniques psychothérapeutiques

(traitement médicamenteux et thérapie comportementale fondée sur l'adaptation à la société environnante) (Brooklyn Council). Or, le *Juvenile Guidance Center* s'associa en 1951 aux efforts des Dodgers en faveur de la jeunesse en invitant plusieurs de ses patients à Ebbets Field (BE, 1951). Le sens de cette action est révélé par un détail linguistique : le *Eagle* titra « Juvenile Guidance Center to Treat Kids to Ball Game », or le mot *treat* signifie à la fois « faire plaisir » et « traiter », comme on administre un traitement à un malade. Le jeu de mot indique que dans l'esprit des travailleurs sociaux de l'époque emmener les jeunes délinquants à Ebbets Field revenait à les divertir tout en leur prodiguant un soin censé corriger leur inadaptabilité sociale. On constate donc l'existence d'un rapport d'équivalence entre base-ball, formation de la jeunesse et défense de l'américanité anti-communiste. Ce triptyque s'accompagna, comme ailleurs, d'un corollaire : la mise au ban de la population africaine-américaine.

La jeunesse africaine-américaine, une cause oubliée ?

- 27 De toute évidence, le club des Dodgers s'évertuait à toucher un large public à travers la vingtaine d'œuvres caritatives qu'il soutenait : associations de quartier, œuvres catholiques ou protestantes, sociétés juives d'entraide, toutes trouvaient leur place sous le grand chapiteau de la générosité du club. Pourtant cette préoccupation prétendument universelle négligea un pan entier de la jeunesse brooklynoise, à savoir les jeunes Africains-Américains, arrivés en masse dans le *borough* dans les années 1940 et 1950¹⁰. Sur les 26 associations membres de la Fondation en 1952, seulement une seule était une œuvre de la communauté noire de Brooklyn ; de plus, aucun *leader* de cette dernière ne figurait au comité directeur du DKHC¹¹. Le réseau d'œuvres de bienfaisance piloté par les Dodgers fut donc peu ou prou indifférent à la cause des jeunes Africains-Américains alors que les besoins en aide sociale de la communauté africaine-américaine étaient considérables, et que les gangs des *Saints*, *Falcons* ou autres *Beavers* commencèrent dès 1943 à sévir dans les quartiers noirs (Schneider, 2001, 63). De plus, la direction des Dodgers fut pionnière en 1947 quand elle engagea pour la première fois dans l'histoire du base-ball un joueur africain-américain, Jackie Robinson. Quelles formes prit cette double « anomalie »¹² ?
- 28 En premier lieu, outre l'absence quasi totale d'association noire au sein de la BABF, on remarque que les enfants de cette communauté étaient très rarement représentés sur les photographies publiées dans *l'Eagle* ou les brochures des associations caritatives concernées par la promotion du base-ball, ou alors de manière caricaturale. La couverture du programme des activités du FBC pour 1952 fournit un exemple saisissant de cette intégration en demi-teinte (FBC, 1952-1953). Elle montre une quinzaine de jeunes garçons entrant dans un temple à l'effigie du FBC. Parmi eux, un seul jeune noir, en bras de chemise portant une casquette et une batte sur l'épaule. Son profil est à s'y méprendre celui de Jackie Robinson, comme si le seul noir qui pouvait participer aux activités du FBC devait avoir le profil physique et moral de Robinson. En cinq ans, il était devenu le stéréotype du « bon nègre », athlétique, gouailleur mais rendu inoffensif politiquement par son isolement. A travers ce dessin se lit un pan de l'histoire culturelle de Brooklyn dans les années 1950 : elle avait été la première ville à faire tomber la ligne de couleur (ce qui la rendait légitime pour brandir à tout vent le drapeau de la mixité raciale) mais elle se contentait parfois de représentations caricaturales et d'une intégration de façade.

- 29 Face à ces réserves de la part des institutions caritatives, il fallut des initiatives personnelles, comme celle de l'Africain-Américain Leon Holmer, pour que les jeunes noirs puissent se rendre gratuitement à Ebbets Field. Ce résident de Bedford Stuyvesant offrit sur ses propres deniers vingt entrées à des enfants du quartier pour assister à un match de gala joué au stade des Dodgers en juin 1948 (BE, 8 juin 1948). Acte isolé, difficilement renouvelable, ce geste de philanthropie avait probablement pour but de permettre aux jeunes de voir en personne Jackie Robinson, symbole du combat pour l'égalité raciale pour de nombreux Africains-Américains (quoique lui-même se défendît souvent de jouer ce rôle) (Spivey, 1983, 116-25). De plus, lors des rares occasions où le club des Dodgers mit à l'honneur la communauté africaine-américaine, il s'agissait de souligner le travail accompli pour affirmer l'ordre public et d'inculquer la discipline, autant de motifs lourds de sous-entendus. Par exemple, en 1953, un policier noir chargé de la brigade anti-racket reçut avant un match à Ebbets Field une plaque en reconnaissance des « services exemplaires [rendus] à la communauté » (BE, 15 juillet 1953) de la part de l'Association pour le bien-être de *East Flatbush*, quartier en crise situé non loin du stade. Le même jour, le président de la BABF lui remit, au nom des Dodgers, du matériel de base-ball pour les jeunes de cette association. Cela illustre que les Dodgers préféraient célébrer publiquement à Ebbets Field les approches coercitives plutôt que les élans en faveur de l'intégration raciale par le droit, du moins à cette occasion.
- 30 Quelle était à cet égard la position des dirigeants des Dodgers ? Il est ardu de répondre nettement à cette question tant le sujet de la discrimination raciale était tabou dans les années 1950. Par exemple, Walter O'Malley, président des Dodgers de 1951 à 1975 et avocat de formation, resta très évasif quand il répondit au banquier Richard Brennan qui lui fit part de l'extension de la *Little League*, ligue de base-ball pour les jeunes adolescents, à Bedford Stuyvesant, quartier noir de Brooklyn :
- C'est sans aucune doute une bonne chose de lire que Bedford Stuyvesant est désormais dans la Little League. Vous savez Dick, rien n'a été une meilleure aubaine pour le base-ball [professionnel] que la Little League. Si nous arrivons à ce que nos jeunes pensent base-ball à cet âge, nous n'aurons pas de souci à nous faire pour eux dans les années à venir. (O'Malley, 1955)
- 31 Et le président de conclure en réitérant une thèse souvent évoquée alors : « de la *Little League* sortiront nos futures joueurs de base-ball ainsi que nos fans de demain ». Face à ce style plein de précaution, il est impossible, en toute impartialité, de faire du président un champion de la déségrégation ni un bigot partisan du racisme établi. En extrapolant, il serait donc erroné de conclure à une absence totale de préoccupation de la part du club pour la cause de la jeunesse africaine-américaine, mais les faits et représentations étudiés ici attestent que le combat fut mené timidement, comme en demi-teinte. Cette frilosité est d'autant plus problématique que les besoins en matière d'aide sociale étaient pourtant considérables pour les Africains-Américains de Brooklyn.
- 32 Si la population noire de Brooklyn ne dépassa jamais 4 % du total jusqu'en 1940 (Miller, 1979, 28), la diaspora venue des États du sud du pays (Géorgie, Caroline du Nord et du Sud) changea profondément les rapports sociaux au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale surtout dans certains quartiers qui se colorèrent largement en l'espace de quelques années, comme Bedford Stuyvesant (Marquis, 2009, 530). Couplés à l'exode des classes moyennes vers la banlieue, les effets de cette « Grande Migration » eurent pour conséquence de stigmatiser la « population noire », synonyme d'appauvrissement économique, de déliquescence de la vie de quartier et d'émergence de troubles sociaux

(Schneider, 62). Frappés par la discrimination à l'embauche, les hommes africains-américains de New York gagnaient en moyenne 68 % du salaire d'un homme blanc (Schneider, 36). Cantonnés dans des emplois mal rémunérés de serveurs, de plongeurs, de blanchisseurs, les rares salariés noirs ne pouvaient accumuler la richesse nécessaire pour quitter les vieux quartiers en détresse, comme Bedford à Brooklyn¹³. Pire, leurs enfants ne pouvaient trouver en l'école un espoir de mobilité sociale ascendante : souvent mal équipés et sur-fréquentés, les lycées techniques des quartiers noirs ne les préparaient pas à être attractifs dans la nouvelle économie tertiaire new-yorkaise (Schneider, 39). Incapables d'accéder à la réussite que leurs parents étaient venus chercher, beaucoup d'adolescents noirs de Bedford Stuyvesant formèrent des gangs, attirés selon l'historien Éric Schneider, par « l'argent facile et l'envie de créer leur propre monde dans la rue » (42). Ainsi, début 1943, une année avant les émeutes d'Harlem, les *Saints*, *Falcons*, *Bishops* ou autres *Beavers* se mirent à semer le trouble dans les rues du quartier, frappant des femmes et des personnes âgées, arrachant des sacs à main, brisant des vitrines, commettant délits en tout genre (LaGuardia Papers, 1943).

- 33 Au vu des besoins importants des populations noires en matière d'aide, comment comprendre que le club des Dodgers n'inclut pas ces groupes dominés dans son action pour la jeunesse, action prétendument destinée « aux plus indigents de toute race et de toute confession, afin de les éloigner des dangers de la rue » (FBC, 1953) ? Premièrement, depuis les années 1920, base-ball noir et base-ball blanc évoluaient séparément. Résultat du séparatisme racial institué par les lois de la fin du 19^e siècle les *Negro Leagues* rassemblaient des équipes composées exclusivement de joueurs de couleur. Ces derniers s'affrontaient dans des championnats rendus erratiques par le peu de moyens dont les *Negro Leagues* disposaient (Rader, 1992, 152)¹⁴. Dans ce contexte culturel, il était presque inconcevable, même après 1947 et l'intégration de Jackie Robinson, de rassembler sur un même terrain des jeunes joueurs noirs et blancs¹⁵. Cela peut expliquer en partie l'absence quasi totale d'œuvre caritative noire dans la Fondation.
- 34 Deuxièmement, il est prouvé que les œuvres noires de Brooklyn, notamment celles chapotées par les Églises épiscopales et abyssiniennes, bien implantées à Bedford Stuyvesant, préconisaient un développement social autonome au sein de la communauté (Taylor, 1994, xvi). Cette forme de développement séparé, inspiré des écrits de Booker T. Washington, explique pourquoi les échanges et partenariats avec les œuvres blanches étaient parfois découragés. À contrario, il faut souligner que sous l'égide de l'influent *Brooklyn Council on Social Planning* (sorte de secrétariat municipal aux affaires sociales dont la Fondation faisait partie), l'antenne de Brooklyn de la *National Association for the Advancement of Colored People* ainsi que le « comité des relations interraciales » prônait « un travail de collaboration et de répartition égalitaire de l'aide sociale »¹⁶. Il est donc difficile de trancher : est-ce que la maigre représentation des œuvres noires dans la Fondation était davantage due à l'isolement volontaire des œuvres noires ou à un mot d'ordre conservateur émanant de la direction du club ?
- 35 Troisième facteur, la « délinquance juvénile » africaine-américaine n'était pas conçue par les experts comme le fait de bandes organisées, ou *gangs*. Le rapport de l'enquête sur les troubles de l'été 1943 conclut qu'il s'agissait d'actes d'individus « isolés, exubérants ou inadaptés » et non de groupes organisés (Schneider, 64). Ceci empêcha les autorités locales d'acquérir les outils intellectuels pour comprendre la formation de ces gangs. Par ricochet, il n'était donc pas surprenant que la branche caritative des Dodgers ne s'en inquiétât pas davantage. L'historien Schneider explique que les opinions racistes de

l'époque aveuglaient les observateurs, incapables de voir que les gangs étaient le fruit de la pauvreté et de l'aliénation sociale endurées par les adolescents des quartiers noirs (50).

Conclusion

- 36 Ainsi, les attitudes face à la « délinquance juvénile » africaine-américaine reflétaient la conception dominante à l'époque des rapports entre groupes raciaux. Mais la politique du club, à savoir sa frilosité vis-à-vis des œuvres noires, fit davantage que refléter ces représentations : en négligeant le combat pour l'avenir de la jeunesse noire, la direction des Dodgers entérina et transposa dans le domaine du sport la structuration asymétrique des rapports entre groupes raciaux. Il paraissait inconcevable aux acteurs des fondations et associations caritatives pour la jeunesse de donner en partage aux jeunes Africains-Américains leur foi optimiste (et quelque peu naïve) en la capacité du base-ball à transformer les jeunes en citoyens responsables et voués à la réussite sociale. Une ligne invisible séparait, selon la couleur de leur peau, les bénéficiaires des œuvres caritatives pour la jeunesse.
- 37 L'action caritative des Dodgers en faveur de la jeunesse brooklynoise fonctionna selon plusieurs logiques. Premièrement, le club de Dodgers marqua de son empreinte ces œuvres de bienfaisance car le contexte idéologique lui était favorable. De 1900 à 1920 environ, la ville de New York s'était dotée d'associations caritatives qui encensèrent la pratique du sport dans le dessein de revitaliser la population. Fruit du courant nationaliste de la fin du 19^e siècle ainsi que de l'émergence d'une « théorie évolutive du jeu », cette « sportisation » des œuvres sociales toucha directement Brooklyn. La création de la Fondation brooklynoise pour le base-ball amateur en 1946 marqua l'apogée de ce long processus : faisant vivre grâce à ses dons en équipement une vingtaine d'associations dédiées au bien-être de la jeunesse locale, le club endossa une fonction sociale et culturelle qui dépassait la sphère du sport *stricto sensu*.
- 38 Deuxièmement, ces œuvres de bienfaisance avaient en commun de promouvoir le sport, et le base-ball en particulier, non pas simplement pour ses bénéfices physiques, mais parce qu'il incarnait les valeurs d'une Amérique conservatrice inquiète pour l'avenir de sa jeunesse, mais certaine de pouvoir redresser les esprits retors grâce à cette nouvelle forme de socialisation politique et morale. Pour le petit entre-soi d'experts et de notables brooklynois qui partageaient cette croyance, « penser base-ball » (O'Malley, 1955) signifiait bien plus que se concentrer sur les subtilités du jeu. Arme contre la « délinquance juvénile » et le communisme, le base-ball formait l'esprit de futurs citoyens et portait les valeurs que l'Amérique célébrait alors, comme la vie de famille, le bénévolat ou l'engagement pour la « communauté ».
- 39 Troisième logique, la fonction sociale du club se fit sentir dans ses rapports avec la jeunesse africaine-américaine. En négligeant d'inviter les œuvres noires dans sa fondation charitable, le club des Dodgers participa directement (mais peut-être pas délibérément) à l'exclusion sociale des Africains-Américains hors de la « communauté » brooklynoise. Il est fort probable que cette mise au ban renforça les attitudes quant aux rapports interraciaux prégnants à l'époque où le mouvement pour la déségrégation des lieux publics, incarné par l'arrêt de la Cour suprême des États-Unis *Brown v. Board of Education* (1954), coexistait avec un ferment raciste toujours vivace (le *Southern Manifesto* des députés sudistes anti-déségrégation, par exemple). Cela souligne que le sport n'est pas seulement le lieu passif où s'expriment et se révèlent des tensions et des conflits, mais

bien une matrice active qui fabrique et façonne des attitudes sociales. Celles-ci, nées dans la sphère sportive, se propagent parfois à la société toute entière. Ce rôle du sport comme processus et non simplement comme site, dichotomie courante dans l'histoire urbaine américaine (Weil, 1992, 19-26), mériterait d'être creusé plus avant dans les recherches à venir sur la construction des identités de classe, de genre ou de race, aux États-Unis comme ailleurs.

BIBLIOGRAPHIE

BRILEY, Ron, dir., *Class at Bat, Gender on Deck and Race in the Hole: A Line-up of Essays on Twentieth Century Culture and America's Game*, Jefferson (Caroline du nord), McFarland, 2003.

Brooklyn Council on Social Planning, « Brooklyn Amateur Baseball Foundation », fiche de renseignement remplie le 12/12/50, Brooklyn Public Library, Brooklyn Coll., boîte n°42.

---, « By Laws of Brooklyn Juvenile Protective Association », Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection, boîte 43, série 7.

Brooklyn Eagle, nd, 11 avril 1954.

Brooklyn Eagle, « Baseball: Ebbets Field, Special Feature », 5 avril 1913.

Brooklyn Eagle, « Baseball for Students », *The Washington Post*, 4 mai 1913.

Brooklyn Eagle, « Brooklyn All-Stars Seek 2nd Win Tonight », 8 août 1946.

Brooklyn Eagle, « Center to Present Plaque to Helfland for Civic Service », 15 juillet 1953.

Brooklyn Eagle, « Durocher Hit as CYO Quits Knot-Hole Club », 27 février 1947.

Brooklyn Eagle, « Help Celebrate », 5 octobre 1948.

Brooklyn Eagle, « It's Brooklyn vs. the World Tonight », 7 août 1946.

Brooklyn Eagle, « Juvenile Guidance Center to Treat Kids to Ball Game », nd, 1951.

Brooklyn Eagle, « Wildermuth is Brooklyn's Man of the Week », 14 mai 1953.

Brooklyn Eagle, nd, 24 janvier 1951

Brooklyn Eagle, nd, 30 juillet 1950.

BRUNSMAN, H., *Census Tract Statistics, New York, New York*, Population and Housing Division, 1950 in Population Census Report vol. III, chapitre 37, United States Government Printing Office, 1952.

BURR, Harold C., « Boro's Largest Clearing House for Sports », *Brooklyn Eagle*, 12 mai 1943.

CASHMORE, John, « Brouillons du discours devant le *Flatbush Boys' Club* », John Cashmore Papers, Brooklyn College Library, Special Collection, 2002-02, pas de date.

CONNOLLY, Harold X., *A Ghetto Grows in Brooklyn*, NYU Press, 1997.

DUBOIS, Florence, *Population in Health Areas, New York City, 1930*, Research Bureau, Welfare Council of New York City, 1931, tableaux 16 et 25.

- ELIAS, Norbert et Eric DUNNING, *Quest for Excitement, Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Oxford, Basil Blackwell, 1986.
- Flatbush Boys' Club, *Annual Report 1952-1953*, Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection.
- GILBERT, James Burkhart, *A Cycle of Outrage: America's Reaction to the Juvenile Delinquent in the 1950s*, New York, Oxford University Press, 1986.
- GRANOVETTER, Mark S., *Le Marché autrement : les réseaux dans l'économie*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.
- HELLER, Clarence, « Sees Rebuke to Durocher as Step in Sports Cleanup », Letter to the Editor, *BE*, 6 mars 1947.
- HOFSTADTER, Richard, *The Age of Reform From Bryan to F.D.R.*, New York, Knopf, 1955.
- HOLMES, Tommy, « Boro Stars Champs Beat the World », *BE*, 10 août 1946.
- JACKSON, Kenneth, dir., « Population », *Encyclopedia of New York City*, Yale University Press, 1995.
- LaGuardia Papers, New York City Municipal Archives (lettre de Louis Schachter au maire, 19 juillet 1943).
- LAIDLAW, Walter, dir., *Population of the City of New York, 1890-1930*, vol. in quarto, New York, Cities Census Committee, 1932.
- LEVINE, Peter, *A.G. Spalding and the Rise of Baseball, the Promise of American Sport*, New York, Oxford University Press, 1986.
- LOWENFISH, Lee E., *Branch Rickey, Baseball's Ferocious Gentleman*, Lincoln (Illinois), University of Nebraska Press, 2007.
- MARQUIS, Peter, « Brooklyn et "ses" Dodgers. Baseball et construction des identités urbaines aux États-Unis, une sociohistoire (1883-1957) », thèse de doctorat en histoire et civilisations, EHESS, Paris, 2009.
- MILLER, dir., *Brooklyn USA: The Fourth Largest City in America*, Brooklyn College Press & Columbia University Press, 1979.
- New York Daily News*, 13 janvier 1953.
- New York Journal American*, 12 avril 1955.
- New York Times*, « Attackers and Defenders Found For « Worst Block » in Brooklyn », 20 février 1947.
- O'MALLEY, Walter, lettre à Richard Brennan, 6 juin 1955, www.walteromalley.com, section « documents historiques », consulté le 25 juin 2007.
- PARK, Robert E., « Community Organizing & Juvenile Delinquency », in Robert E. Park, Ernest W. Burgess et Roderick D. McKenzie, dir., *The City, Suggestion for Investigation of Human Behavior in the Urban Environment*, The University of Chicago Press, 1984 [1925].
- POUNDS, Lewis, in « 1,200 Fans Honor Charles H. Ebbets at Big Banquet », *BE*, 11 mai 1913.
- PRINCE, Carl E., *Brooklyn's Dodgers: The Bums, the Borough, and the Best of Baseball*, New York, Oxford University Press, 1996.
- Public Recreation Commission*, rapport de 1913, cité in « Playgrounds in Parks », disponible à http://www.nycgovparks.org/sub_about/parks_history/playgrounds.html, consulté le 08/07/09.

- RADER, Benjamin G., *American Sports: from the Age of Folk Games to the Age of Televised Sports*, Englewood Cliffs, Prentice Hall, 1990 [1983].
- , *Baseball: A History of America's Game*, Urbana, University of Illinois Press, 1992.
- ROOSEVELT, Theodore, « The Strenuous Life » in *American Ideals and Other Essays*, New York, 1897.
- SCHNEIDER, Eric C., *Vampires, Dragons and Egyptian Kings: Young Gang in Postwar New York*, Princeton University Press, 2001.
- SCHROTH, Raymond A., *The Eagle and Brooklyn: A Community Newspaper, 1841-1955*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 1974.
- SNYDER-GRENIER, Ellen M., *Brooklyn! An Illustrated History*, Philadelphia, Temple University Press, 1996, 127.
- SPIVEY, Donald, « The Black Athlete in Big-Time Intercollegiate Sports, 1941-1968 », *Phylon*, vol. 44, n°2, 1983, 116-125.
- TAYLOR, Clarence, *The Black Churches of Brooklyn*, New York, Columbia University Press, 1994.
- WEIL, François, *Naissance de l'Amérique urbaine, 1820-1920*, Paris, S.E.D.E.S., 1992.
- WOLCOTT, David B., *Cops and Kids: Policing Juvenile Delinquency in Urban America, 1890-1940*, Ohio State University Press, 2005.

NOTES

1. Une ébauche de cet article fut présentée lors de la journée d'étude sur « Le Spectacle sportif » organisée par Patrick Mignon à l'EHESS le 28 juin 2007. Je remercie les participants pour leurs critiques.
2. *Mens sana en corpore sano* ; tiré de Juvénal (*Satire*, X), ce dicton populaire était d'ailleurs un des favoris du président Truman, *Education Update*, juin 2009, 14, http://issuu.com/educationupdate/docs/edupdate_jun09/14, consulté le 21/07/09.
3. Si Carl Prince consacre un chapitre à ce sujet, il se cantonne à l'étude des jeunes Brooklynais qui tentèrent d'intégrer l'équipe première, évoquant seulement indirectement la fonction sociale jouée par le club pour la jeunesse brooklynoise, Carl E. Prince, *Brooklyn's Dodgers : The Bums, the Borough, and the Best of Baseball*, New York, Oxford University Press, 1996, « Kids' Ball : The Dodgers and Brooklyn's Boys », 119-37.
4. La « Playground Association of America » fut fondée en 1906 par des réformistes aussi célèbres que Jane Addams, Joseph Lee ou Luther Gulick, voir Priscilla Ferguson Clement et Jacqueline S. Reinier, « Boyhood in America : An Encyclopedia », ABC-CLIO, 2001, 642 ; pour une étude générale, voir Dominick Cavallo, *Muscles and Morals : Organized Playgrounds and Urban Reform, 1880-1920*, Philadelphie, Univ. of Pennsylvania Press, 1981 ; pour une étude critique de l'efficacité de « mouvement », Roger Hart, « Containing Children : Some Lessons on Planning for Play from New York City », *Environment and Urbanization*, vol. 14, n°2, 2002, 135-48.
5. Sur les 1 500 garçons interrogés pour les besoins d'un rapport municipal en 1931, deux tiers déclaraient aller chaque dimanche à l'église, à la synagogue ou au temple, Welfare Bureau of New York City, *A Survey of Works for Boys*, 1931, 6-7.
6. La liste des associations affiliées est dans l'édition du *Brooklyn Eagle* du 30 décembre 1952.
7. Hollywood donna un visage inquiétant au « délinquant juvénile » à travers une série de films comme *Rebel Without a Cause* (1955), *Riot in Juvenile Prison* (1956) ou *The Cool and the Crazy* (1957), voir James Stuart Olson, *Historical Dictionary of the 1950s*, Greenwood Publishing Group, 2000, 149.

8. Durocher avait épousé au Mexique l'actrice hollywoodienne Laraine Day avant que le premier mariage de cette dernière fût annulé par les tribunaux californiens, Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 135.
 9. La crise ne dura pas : le 10 avril 1947, Powell réintégra le CYO dans le giron du DKHC, suite à la radiation de Durocher par les autorités de la Ligue majeure de base-ball au motif qu'il était lié au milieu des bookmakers, Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 135.
 10. Sur les carences en matière d'aide sociale à Bedford-Stuyvesant et les débats autour du développement ou non de la YMCA de Carlton Avenue, voir Harold X. Connolly, *A Ghetto Grows in Brooklyn*, NYU Press, 1997, 147.
 11. Il s'agissait de l'association Betsy Head, dont le siège était à Bedford-Stuyvesant, BE, 30 décembre 1952.
 12. « ... il faut relever une anomalie digne d'intérêt : les Dodgers furent des pionniers dans l'intégration raciale du base-ball ; en même temps, la communauté africaine-américaine resta invisible aux yeux des cadres du club », Prince, *Brooklyn's Dodgers*, 133 (je souligne).
 13. Bedford devint « Bedford Stuyvesant » à partir des années 1930, Miller, dir., *Brooklyn USA*, 231.
 14. Rader, *Baseball*, 152, cite l'étude de John Holway sur les rencontres de gala entre équipes noires et blanches.
 15. Le *Brooklyn Eagle* relate l'existence de matches semi-professionnels interracialisés, mais non de compétitions intra-raciales (noirs et blancs mélangés dans une équipe), BE, août 1946 (jour non connu).
 16. Article de presse, pas d'autres renseignements disponibles, Brooklyn Public Library, Brooklyn Collection.
-

RÉSUMÉS

Vers 1900, les grandes villes américaines se dotèrent d'associations caritatives qui firent du sport l'instrument d'une revitalisation de la nation. Fruit de divers courants intellectuels, cette sportisation des œuvres de bienfaisance toucha directement Brooklyn et « ses » Dodgers. Dès l'inauguration du stade Ebbets Field en 1913 et plus encore à partir de 1943 durant la présidence de Branch Rickey, le club des Dodgers tissa des relations intimes avec les associations caritatives du borough, notamment via sa « Fondation pour le base-ball amateur ». Les œuvres qu'elle supervisait vantaient la pratique du base-ball pour ses bénéfices physiques, mais surtout pour la socialisation qu'elle offrait, perçue comme un antidote aux inquiétudes de l'époque. « Penser base-ball » signifiait bien plus que se concentrer sur les subtilités du jeu. Arme contre la « délinquance juvénile » et le communisme, le base-ball formait l'esprit de futurs citoyens et portait les valeurs que le pays, en recomposition après 1945, célébrait alors. Cette croyance, partagée par un entre-soi d'experts brooklynois de la jeunesse, reflétait et façonnait tout à la fois les attitudes et les représentations, notamment à l'égard des jeunes Africains-Américains, premiers oubliés de l'action caritative du club.

Around 1900, large American cities saw the rise of charity organizations that instrumentalized sports to revitalize the nation. An outgrowth of various intellectual movements, the sportization of voluntary organizations directly affected Brooklyn and "its" Dodgers. From the opening of Ebbets Field in 1913, but especially from 1943 during the presidency of Branch Rickey, the Dodgers front-office cultivated strong ties with the borough's charities via its own Brooklyn

Amateur Baseball Foundation. The organizations it supervised lauded baseball for its physical benefits but especially for the socialization it provided in these worried times. Being “baseball-minded” meant much more than focusing on the intricacies of the game. A weapon against “juvenile delinquency” and communism, baseball was thought to shape the minds of future citizens and to convey the values the country embraced in its post-1945 reconstruction years. This belief, shared by a small group of Brooklyn youth experts, reflected and shaped attitudes and representations, especially regarding young African-Americans, the first to be passed over in the club’s charity work.

INDEX

Mots-clés : Africains-Américains, base-ball, Brooklyn Dodgers, délinquance juvénile, jeunesse, œuvres caritatives

Keywords : African-Americans, Brooklyn Dodgers, baseball, charitable organizations, juvenile delinquency, youth

AUTEUR

PETER MARQUIS

Université de Rouen